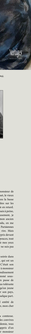
Madame Nielsen



Gigi Hyun Oun et Ji-Young Kim dans « Madame Nielsen »

Estelle Eidos dans « Madame Nielsen »

SANDRINE MESQUITA

Q. S. D'ABORD QUAND vous avez commencé, vous vous sentiez plutôt comédienne ou chanteuse ? Quand vous vous sentiez plus en avant sur la scène, le moment où vous vous sentiez le plus à votre place ? Et quand vous avez commencé à vous dire que vous pouviez vous en sortir ? Je pense à Fiona Gélin, Fiona Gélin, Fiona Gélin, pour ceux qui ne la connaissent pas, elle a joué dans Le Bureau des légendes, elle a joué dans Le Bureau des légendes, elle a joué dans Le Bureau des légendes. Et elle a joué dans Le Bureau des légendes. Et elle a joué dans Le Bureau des légendes. Et

En regardé, cela semble un peu différent. Mais nous avons tous un remède, si, bien sûr, nous nous sommes tous rencontrés, nous nous sommes tous rencontrés, nous nous sommes tous rencontrés, nous nous sommes tous rencontrés, nous nous sommes tous rencontrés.

«Ici, ce n'est pas le commun pour la Fondation. Ce n'est pas le commun pour la Fondation. Ce n'est pas le commun dans les deux cas. Ce n'est pas le commun. Et c'est vrai. Ce n'est pas le commun. Ce n'est pas le commun. Ce n'est pas le commun

Je croyais déjà au retour du mari. Mais il n'y avait, dans la voiture, que deux enfants, une petite fille de cinq ans environ et un petit garçon de quatre, accompagnés par une femme de chambre. Ils tendaient les bras, ils riaient, et, dès qu'ils ont pu sauter à terre, ils ont couru se jeter dans les jupes de Louise. Elle les baisait sur les cheveux.

« A qui sont ces beaux enfants ? ai-je demandé.

— Mais ils sont à moi ! » m'a-t-elle répondu, d'un air de surprise.

Alors, elle ne saurait exprimer le coup que cette simple parole m'a porté. Il m'a semblé que, brusquement, elle m'échappait, que ces petits êtres-là creusaient de leurs mains faibles un fossé infranchissable entre elle et moi. Comment ! elle avait des enfants, et je n'en savais rien ! Je n'ai pu retenir ce cri brutal :

« Vous avez des enfants !

— Sans doute, a-t-elle dit tranquillement. Ils sont allés voir leur marraine, or matin, à deux lieues d'ici... Permettez-moi de vous les présenter : monsieur Lucien, mademoiselle Marguerite. »

Les petits me souriaient. Je devais avoir l'air stupide. Non, je ne pouvais m'habituer à l'idée qu'elle était mère. Cela dérangeait toutes mes idées. Je suis parti, la tête bourdonnante, et à cette heure encore je ne sais que penser. Je vois Louise sous le berceau de volubilis, et je la vois baisant les cheveux de Lucien et de Marguerite. Décidément, ces Parisiennes sont trop compliquées pour un provincial de mon espèce. Il faut que je dorme. Je tâcherai de comprendre demain.

V

CECI est le dénouement de l'aventure. Oh ! quelle leçon ! Mais tâchons de conter les choses froidement.

Dimanche, monsieur Neigeon a été nommé conseiller général. Après le dépouillement du scrutin, il est devenu évident que, sans notre appui, le candidat échouait. Mon père, qui, lui, a vu monsieur Neigeon, m'a laissé entendre qu'un homme si abusivement médiocre n'était pas à craindre ; d'ailleurs, il s'agissait de battre le candidat radical. Le soir, après le dîner, le vieil homme s'est réveillé chez mon père, et il s'est contenté de me dire :

« Tout cela n'est pas bien propre. Mais ils m'ont tous répété que je travaillais pour toi... Enfin, fais ce que tu dois faire. Moi, je n'ai qu'à m'en aller, car je ne comprends plus. »

Le lundi et le mardi, j'ai hésité à me rendre aux Mûreaux. Il me semblait qu'il y avait quelque brutalité, à aller si vite chercher des remerciements. D'ailleurs, les enfants me me gênaient plus. Je m'étais raisonné, en me prouvant que Louise était aussi peu mère que possible. Ne disait-on pas, dans ma province, que les Parisiennes ne sacrifaient jamais un plaisir à leurs enfants, et qu'elles abandonnaient ceux-ci aux domestiques, pour être libres ? Hier, mercredi, tous mes scrupules ont donc disparu. L'impatience me dévorait. Je suis parti en guerre, dès huit heures.

Mon projet était d'arriver aux Mûreaux comme la première fois, le matin, et de trouver Louise seule, à son lever. Mais, quand je suis descendu de cheval, un domestique m'a dit que madame n'était pas encore sortie de sa chambre, sans m'offrir d'ailleurs d'aller la prévenir. J'ai répondu que j'attendrais.

Et j'ai attendu en effet deux grandes heures. Je ne sais plus combien de fois j'ai fait le tour du parterre. De temps à autre, je levais les yeux vers les fenêtres du premier étage ; mais les persiennes en restaient hermétiquement closes. Las de énervé de cette promenade prolongée, j'ai fini par aller m'asseoir sous le berceau de volubilis. Ce matin-là, le temps était couvert, le soleil se faisait pas en poussière d'or entre les feuilles. Il faisait presque nuit, dans ces voûtes. Je réfléchissais, je me disais que je devais jouer le tout pour le tout. Ma conviction était que, si j'hésitais de nouveau, Louise se serait jamais à moi. Je m'encourageais, j'évoquais ce qui me l'avait fait juger complaisante et facile. Mon plan était simple, et je le mûrissais ; dès que je me trouverais seul avec elle, je lui prendrais les mains, j'affecterais d'être troublé, afin de me pas trop l'effarouscher d'abord ; puis, je lui baiserais le cou, et le reste allait tout seul. Pour la dixième fois, je perfectionnais mon plan, lorsque tout d'un coup Louise a paru.

« Où vous cachez-vous donc ? disait-elle gaiement, en me cherchant dans l'obscurité. Ah ! vous êtes là ! Il y a dix minutes que je cours après vous... Je vous demande pardon de vous avoir fait attendre. »

— Mais on est très bien là, ai-je dit, la voix frémissante. Nous pouvons causer sur ce banc. »

Elle a eu encore une hésitation d'une seconde. Puis, bravement :

« Comme vous voudrez. C'est qu'il fait si noir ! Il est vrai que les parfums n'ont pas de couleur. »

Et elle s'est assise près de moi. Je me sentais défaillir. L'heure était donc arrivée ! Encore une minute, et je lui prenais les mains. Cependant, toujours très à l'aise elle continuait à parler de sa voix claire, qu'accentue émotion n'altérait.

« Je ne vous remercierai pas en phrases toutes faites. Vous nous avez donné là un bon coup d'épaule, sans lequel nous restions sur le carreau...»

J'étais hors d'état de l'interrompre. Je tremblais, je m'exhortais à l'audace.

« D'ailleurs, entre nous, les mots sont inutiles, avait-elle repris. Vous savez, nous avons conclu un marché...»

Elle riait en disant cela. Ce rire m'a décidé brusquement. Je lui ai saisi les mains, et elle me les a pas retirées. Je les sentais toutes petites et toutes tièdes dans les miennes. Elle les abandonnait amicalement, familièrement, tandis qu'elle répétait : « Oui, c'est ce pas ? c'est à moi de m'exécuter maintenant. »

Alors, j'ai osé la brutaliser, lui tirer les mains pour les poser sur mes lèvres. L'ombre avait augmenté, un nuage devait passer sur nos têtes ; l'odeur forte des herbes me grisait, dans ce trou de feuillage. Mais, avant que mes lèvres se soient posées sur sa peau, elle s'est dégagée avec une force nerveuse que je n'aurais pas soupçonnée, et à son tour elle m'a pris rudement par les poignets. Elle me maintenait, sans colère, la voix toujours calme, un peu grondante pourtant.

« Voyons, ne faites pas d'enfantillages, a-t-elle dit. Voilà ce que je craignais. Me permettez-vous de vous donner une leçon, pendant que je vous tiens là, dans un petit coin ? »

Elle avait la sévérité souraine d'une mère qui réprimande un gamin.

« Dès le premier jour, j'ai bien compris. On vous a conté des horreurs sur mon compte, n'est-ce pas?... Vous avez espéré des choses, et je vous excuse, car vous ne savez rien de notre monde, vous êtes tombé à Paris avec les idées de ce pays de loups... Puis, vous vous êtes encore que c'est un peu de ma faute, si vous vous êtes trompé. J'aurais dû vous arrêter, vous vous serez retiré sur un mot de moi. C'est vrai, je n'ai pas prononcé ce mot, je vous ai laissé aller, vous devez me regarder comme une abominable coquette... Savez-vous pourquoi je n'ai pas dit ce mot ? »

J'ai balbutié. L'étonnement de cette scène me paralysait. Elle me serrait les poignets davantage, elle me secouait, me parlait de si près, que je sentais son souffle sur mon visage.

« Je ne l'ai pas dit, parce que vous m'intéressiez et que je voulais vous donner cette leçon... Vous savez, mon ami, que nous avons vous réfléchirez et vous deviendrez. On nous calomnie beaucoup. Nous faisons peut-être tout ce qu'il faut pour cela. Seulement, vous le voyez, il y en a qui sont honnêtes, même parmi celles qui paraissent les plus folles et les plus compromises... Tout cela est très délicat. Je vous répète que vous réfléchirez et que vous comprendrez.

— Lâchez-moi, ai-je murmuré tout confus.

— Non, je ne vous lâcherai pas... Demandez-moi pardon, si vous voulez que je vous lâche. »

Et, malgré son ton de plaisanterie, j'ai senti qu'elle s'irritait, que des larmes de colère montaient à ses yeux, sous l'affront que je lui avais fait. Un sentiment d'estime, un véritable respect pour cette femme si charmante et si ferte, grandissaient en moi. Sa grâce d'amazone à porter vertueusement l'imbécillité de son mari, son mélange de coquetterie et de rigueur, son dédain des mauvais propos et son rôle d'femme dans le ménage, cachè sous l'étourderie de sa conduite, en faisaient une figure très complexe, qui m'emplissait d'admiration.

« Pardon ! » ai-je dit humblement.

Elle m'a lâché. Je me suis levé aussitôt, tandis qu'elle restait tranquille sur le banc, ne craignant plus rien de l'obscurité ni de l'odeur troublante des feuillages. Elle a repris sa voix gaie, en disant :

« Maintenant, je reviens à notre marché. Comme je suis très honnête, je paie mes dettes... Tenez, voici notre nomination de secrétaire d'ambassade. Je l'ai reçue hier soir. »

Et, voyant que j'hésitais à prendre l'enveloppe qu'elle me tendait :

« Mais, s'est-elle écrié avec une pointe d'ironie, il me semble qu'à présent vous pouvez bien être l'obligé de mon mari. »

Tel a été le dénouement de ma première aventure. Lorsque nous sommes sortis du berceau, Félix se trouvait sur la terrasse, avec Gauchemad et Berthe. Il a pris les lèvres, en me voyant venir, ma nomination à la main. Sans doute il était au courant de tout, et il se moquait de moi. Je l'ai pris à l'écart pour lui reprocher amèrement de m'avoir laissé commettre une pareille faute ; mais il m'a répondu que l'expérience seule formait la jeunesse ; et, comme je lui désignais d'un signe Berthe qui marchait devant nous, l'interrogeant aussi sur celle-là, il a eu un haussement d'épaules, d'une signification fort claire. Les choses étant ainsi, je dois avouer que, malgré tout, je ne comprends pas encore très bien l'étrange morale du monde, où les femmes les plus honnêtes montrent des complaisances singulières.

Ce qui m'a donné le dernier coup, ç'a été d'apprendre par Gauchemad lui-même que mon père les avait invités, lui et sa femme, à venir passer trois jours au Boquet. Félix s'était remis à sourire, en nous annonçant qu'il rentrait à Paris le lendemain.

Alors, je me suis sauvé, j'ai prétexté que j'avais formellement promis à mon père d'être de retour pour l'heure du déjeuner. J'étais déjà au bout de l'avenue, lorsque j'ai aperçu un monsieur dans un cabriolet. Ce devait être monsieur Neigeon. Ma foi ! j'aime mieux l'avoir manqué encore. C'est dimanche que Gauchemad et sa femme viennent s'installer au Boquet. Quelle corvée !

Madame Neigeon,
nouvelle d'Émile Zola (1840-1902),
est parue dans *Le Messager de l'Europe*,
sous le titre *Une première*,
en 1880.

ISBN : 978-2-89654-504-7
© Vertiges éditeur, 2025

Dépôt légal : premier trimestre 2025

— 2 505 ° lecturiel —

Lecturiels
www.lecturiels.org